

Sergio Kokis, Nathalie Petrowski, Emmanuelle Cornu

Jean-François Crépeau

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2016). Compte rendu de [Sergio Kokis, Nathalie Petrowski, Emmanuelle Cornu]. *Lettres québécoises*, (163), 22–23.

☆☆☆☆

SERGIO KOKIS

Un petit livre

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2016, 224 p., 25 \$.

Déboulonner l'idole à la pensée unique

Au-delà des vingt-deux livres que Sergio Kokis a publiés depuis 1994, il y a leurs qualités d'écriture affinées de l'un à l'autre. Avec ce nouvel opuscule, l'écrivain rappelle qu'il est passé maître dans l'art de la fresque romanesque.

Nous voici dans l'univers du professeur Anton Antonich Setotchkine. Ce Moscovite spécialiste de littérature russe trouve, parmi les travaux de ses étudiants, le « petit livre » du titre, un roman de Zamiatine interdit en Russie. Il est accompagné d'une note d'Olga Komova, une élève pour qui ce récit répond le mieux au sujet de mémoire que le maître a imposé : « Le socialisme, utopie ou réalité ? »

Antonich se demande pourquoi la fille d'un haut gradé de l'armée le met dans une situation embarrassante. Il croit devoir se défaire de cet objet empoisonné, mais il a un doute : une récente discussion a mis en relation son enseignement et sa compréhension des orientations du Parti. Se serait-il compromis ?

SILENCE SALVATEUR ?

Anton remet en question ses positions politiques inconscientes. Incapable de répondre, il décide de lire Zamiatine. Cette politique-fiction qui raconte l'avenir éventuel d'un pays totalitaire est une révélation. La Russie lui semble aller dans cette direction, mais il est incapable d'exprimer ses impressions.

Peu après, on lui annonce qu'il représentera ses collègues au congrès de l'Union des écrivains. Anton comprend qu'il sera en porte-à-faux avec son opposition au discours littéraire officiel. Son directeur Glazounov le convoque à nouveau, car des policiers enquêtent sur la disparition de l'élève Komova. Le professeur ne comprend pas qu'on lui prête une relation particulière avec Olga, mais il pressent que les insinuations sont déjà des accusations. On l'enferme, temporairement lui dit-on, et, entre-temps, la jeune fille est retrouvée pendue.

Dans sa cellule, il se souvient de *Nous autres* et conclut que cette fiction est devenue la réalité. D'un interrogatoire à l'autre, Anton reconnaît le « dilemme de vivre en marge, en étranger, pour ne pas trahir une valeur plus noble encore mais d'accès difficile, la conscience de soi » (p. 146). Il a la vie sauve, mais il est désormais considéré comme « socialement nuisible » et envoyé au loin, parmi les « gens du passé » (p. 189).

Un peu avant son départ, Anton reçoit la visite du colonel Pavel Komov, le père d'Olga. Ce dernier a appris l'importance intellectuelle du professeur dans la vie de sa fille à travers les pages de son journal intime. Cette brève rencontre, empreinte d'humanisme, est un baume sur le trouble intérieur d'Anton. Plus tard, il comprendra que le colonel Komov a fait en sorte qu'on lui accorde un certain respect.

Le dernier chapitre raconte le « citoyen de deuxième classe Setotchkine » se préparant à la déportation. On l'a amené dans un



immense hall de gare d'où il partira pour Bredy. Il y rencontre le professeur de mathématiques Galianski et le peintre Kaminski, qu'on a aussi condamnés pour les mettre hors du danger de nuire au Parti.

La fresque que Sergio Kokis trace illustre le début des défaillances du régime communiste russe à travers des personnages de deux camps ennemis. Elle ressemble à une toile animée : descriptions de lieux, de situations ou d'individus ; dialogues semblables à des joutes oratoires dont le poids des mots est mesuré, les effets calculés et les coups, portés ou reçus, défendent des points de vue opposés, sinon irréconciliables.

À tout dire, *Un petit livre* n'a de petit que le titre, car l'histoire qu'il raconte est remarquable.

☆☆☆☆ ½

NATHALIE PETROWSKI

Un été à No Damn Good

Montréal, Boréal, 2016, 288 p., 22,95 \$.

Les sables mouvants de l'adolescence

La journaliste Nathalie Petrowski n'abuse pas de son talent d'auteure de fiction, mais écrire au quotidien laisse une empreinte indélébile sur son style. Son retour à la littérature en est un exemple, *Un été à No Damn Good* a parfois des allures de quête ou même d'enquête de ce que fut l'été 1971 et de ce qu'il en reste.

Nora P., l'héroïne et narratrice du récit, est âgée de 14 ans. Pour elle, tout est possible même si les parents limitent ses lancées. Après une petite enfance en France, elle a vécu à Ottawa avant d'arriver rue Marcell, dans le quartier montréalais de Notre-Dame-de-Grâce. Elle s'y est fait des amies, Élise et Marie-T. Chevrier, et leur famille est devenue sa famille de substitution, ses propres parents lui semblant plus absents que présents.

Cet été devait être une suite de non-événements où les ados découvrent ce qui leur est permis ou défendu. Mais s'il y a la piscine

Kensington où les amies vont régler le sort de leur monde, il y aura surtout une succession d'événements qui vont passer à l'histoire personnelle des trois filles.

Ainsi, Nora fait le bilan de sa vie familiale en la comparant à celle des Chevrier, famille typique de l'époque où le père est le gagne-pain et la mère dirige la maisonnée. Chez elle, les deux parents travaillent à l'extérieur et le torchon brûle entre eux depuis des lustres. L'opinion que l'ado a de sa mère est cinglante : elle la voit comme un « pétard » qui projette l'image d'une femme émancipée, mais qui est incapable de jouer son rôle de mère nourricière. Les comparaisons au hachis Parmentier et au pâté chinois sont la façon naïve de distinguer les deux familles.

Les faits saillants de l'été 1971 sont marqués par l'engagement de Marie-T. au Front de libération des femmes et les actions qui s'ensuivent ; et par le séjour de la mère de Nora à New York pressenti comme la rupture définitive du couple, ce que l'adolescente refuse, si bancale que soit sa vie de famille. La découverte de l'amour est aussi au programme d'Élise et de son ami Antoine, alors que Nora ressent une émotion inconnue et troublante quand elle croise Jeannot, le frère de ses amies.

Ce dernier est un jeune homme taciturne. Que fait-il ? Où va-t-il avec son ami Sicotte ? Plus l'histoire avance, plus il se rembrunit. Puisqu'on connaît sa sympathie pour le FLQ et la cause que le groupuscule défend, on pressent le drame qui va se jouer. Un peu avant, il amène Nora se recueillir sur la tombe d'Antoine, l'aîné des enfants Chevrier. Jeannot raconte alors comment son frère est décédé, le désarroi dans



lequel ce triste événement l'a plongé et la mélancolie qu'il entretient en croyant conjurer ainsi le sort de la société québécoise, de sa famille ou même le sien.

L'été se termine par une succession de petits drames et de grandes tragédies, car tout est possible dans l'univers de l'adolescence. C'est dans ce terreau fertile qu'a puisé Nathalie Petrowski pour refermer toutes les issues des univers que ses personnages ont voulu ou tenté d'explorer. J'ai parfois eu l'impression que des fils de la trame dépassaient, mais il a suffi que la romancière resserre une maille ici et là pour que l'action continue à être solidement tissée et que les personnages poussent un peu plus loin leur désir d'absolu.

☆☆☆

EMMANUELLE CORNU

Anna, salle d'attente

Montréal, Druide, coll. « Écarts », 2015, 200 p., 19,95 \$.

Amour et maternité au féminin pluriel

Il y a ce tableau hyperréaliste de Jacques Payette d'une salle d'attente. Puis, chaque séquence porte un titre qui en suggère l'action. On remarque aussi ces mots dont on a retranché une ou deux lettres, suggérant un mouvement inachevé. On ouvre le livre et nous voici témoin des tribulations d'Anna dont l'existence tient des montagnes russes. En haut, elle veut devenir mère. En bas, elle recherche une relation amoureuse stable.

La salle d'attente est celle d'une clinique de fertilité. Stérilité ? Non, Anna aime les femmes et ne peut pas imaginer une fécondation traditionnelle. Elle espère aussi trouver un amour différent de ses passades répétitives. Un jour, après une visite à la clinique, elle part en camping dans un parc réservé aux lesbiennes, sachant devoir éviter tout changement brusque de son régime de vie. Une hémorragie survient, et voilà que la réceptionniste du parc doit l'accompagner dans une autre salle d'attente.

L'ENFANT OU LA VIE

La douleur qui l'assaille n'est rien à côté de l'émotion que la présence de Michaëlle provoque chez elle. Mais, pas plus qu'un fœtus n'a voulu se fixer dans son utérus, la jeune femme ne veut s'installer avec elle. De coup dans la matrice en coup dans le cœur amoureux, Anna pète fréquemment les plombs ; la tension à laquelle elle soumet son entourage est invivable et les conséquences sont ravageuses.



Anna opte enfin pour l'adoption, moins invasive et moins coûteuse. Ses démarches lui font rencontrer Cyril, caricature du fonctionnaire zélé, et lui permettent de juger d'un système dépourvu d'humanisme à l'égard des enfants pris en charge par l'État.

Le manège de la vie d'Anna zigzague entre les obstacles et les pièges que son besoin d'amour d'une femme et d'affection d'un enfant lui tend. Il atteint son zénith lorsqu'elle frappe une biche et voit le faon triste de la mort de sa mère. Elle associe cette impuissance à tout ce qui l'empêche de mener à terme sa quête d'amour et de maternité.

Ce roman peut sembler être un fatras narratif, ce qu'il n'est pas. L'écriture d'Emmanuelle Cornu impose son rythme à la narration, une cadence tout en ellipses, en phrases monosyllabiques, en chutes brutales d'un épisode à l'autre. Nous entrons presque dans la peau de l'héroïne, et partageons toute la gamme et l'intensité de ses émotions.

C'est là une façon intelligente et sensible de nous faire comprendre, de l'intérieur, des réalités nouvelles de la vie en société au XXI^e siècle.